

Spiritualité & Économie

Opposition querelleuse ou complément nécessaire ?

Conférences introductives au colloque selon une récapitulation de Katharina Offenborn

Les 10 et 11 juin 2016, au *Forum3* à Stuttgart, se réunirent des personnes de la *Dreigliederung* de l'organisme social généralement intéressées par un atelier public et un colloque de recherches. Le sujet en était : *Spiritualité & Économie — Économie en relation avec l'être humain, la nature, la société et l'esprit* ; nous publions ici un libre résumé des conférences introductives de Harald Schwaetzer et Udo Hermannstorfer, réalisé par Katharina Offenborn.

Spiritualité & Économie I

Harald Schwaetzer

Cette position du thème a à faire avec notre époque. Voici deux mille ans, on eût naturellement adjoint l'économie à la théologie : « *L'oiconomia de Dieu* » apparaît juste au moment où le Ressuscité rencontre les douze dans la maison — c'est alors au plan du langage un espace totalement autre. C'est seulement au milieu du 19^{ème} siècle que le concept reçut la coloration actuelle. Et c'est seulement depuis ce temps-là que la question posée acquiert un sens. Elle est donc très jeune du point de vue d'un philosophe de l'histoire. Pourquoi surgit-elle à cet endroit ?

Franz von Baader et la liberté de l'intelligence

Franz von Baader fut l'un des plus grands idéalistes allemands, l'une des figures saillantes et il fut l'éminence grise derrière les Classiques et les Romantiques — il produisit toute l'époque sur la mystique. Cela est aussi important pour notre sujet : Schelling, Hegel, Tieck, ont appris de Baader qu'il y avait Jacob Böhme et Maître Eckhart. Il s'occupa infatigablement des arrières-plans de l'histoire européenne — avec un regard clair sur ces êtres humains qu'il remit d'abord à la disposition des héros connus. Franz von Baader était munichois et, comme Novalis, très fortement ancré à l'industrie des mines, mais par ailleurs médecin, théologien, mystique et philosophe : En tant que tel, il tint le discours inaugural de la LMU (l'Université Louis-Maximilien), intitulé « *Liberté et intelligence* », lorsque elle fut transférée à Munich — Jacobi et Schelling y furent également actifs —. Douze ans auparavant, Fichte, alors recteur de l'Université Humboldt, y avait caractérisé la liberté de penser comme un droit humain nécessaire et inaliénable. Pour Baader, cette liberté de l'intelligence est en même temps la condition, la possibilité et le préalable à une socialité : c'est une thèse prégnante. Baader blâma, au début de son discours, le fait qu'il y eût une tendance à tenir séparées science et religion, que la liberté de la science nuisît à la religion, que la religion fût d'opinion que la liberté de la science nuisît à la religion — et inversement ; que les représentants de la science étaient d'avis que la religion leur fût préjudiciable. Il critiqua la conception selon laquelle les deux ne pouvaient pas co-exister l'une à côté de l'autre et déclara qu'on arrivait seulement à cette position sur la base « d'une méconnaissance » — que c'était la tâche de la raison d'associer organiquement toutes les intelligences — et quant à leur « confusion éventuelle » — la raison est ce qui empêche qu'elles fussent mélangées les unes avec les autres, tout en assurant la liberté. Ces deux points vont être traités dans ce qui suit.

En dialogue avec le penser

La raison crée une socialité au moyen d'associements organiques : avec cela, il renvoya au fait que le savoir n'est rien si les autres ne savent pas aussi. Un savoir que je conquiers pour moi-même, mais que je ne peux pas renvoyer vers l'extérieur, les autres, ce n'est pas un savoir. Quant à savoir si mon vis-à-vis le *comprend*, c'est une autre question. Mais selon Baader, un savoir doit être exprimable dans le vis-à-vis social, transmissible et justifiable devant la raison dans le langage. Lessing appelait cela la « probité intellectuelle ». Une connaissance met en usage une forme de présentation qu'un vis-à-vis pour le moins peut contredire, qu'il peut même caractériser comme étant non-compréhensible. Au plan de la théorie de la connaissance, on aurait à se demander d'où cela cela vient-il que nous, les êtres humains, sommes aptes à quelque chose comme cela. Baader défend la position idéaliste et affirme

qu'au sens strict, le sujet ne pense pas, car penser n'est pas un acte subjectif, mais le sujet est redevable au penser de pouvoir prononcer un jugement valable. Dans cette mesure, le penser est un sujet pré-ordonné. C'est la raison pour laquelle, c'est le *cogitor, ergo sum*. qui vaut « Je, suis pensé », cela ne signifie cependant pas simplement que « cela est pensé ». Un processus du penser signifie qu'en moi un penser entre en apparition. Certes, je dois mobiliser des forces pour le penser, mais ce fait-là de me rendre compte de quelque chose, je ne puis l'obtenir de force : un discernement a lieu lors d'un se « battre-pour-cela ». En cela devient observable, pour Baader, que je ne peux pas forcer ni manipuler non plus mon penser. Je peux seulement entrer dans un entretien, un dialogue, avec lui et attendre ensuite ce qu'il m'en dit. Dans un acte-penser ainsi compris, repose un geste social : la conversation d'un sujet avec le penser.

À cet endroit, Baader se démarque d'une manière décisive de Kant : Kant distingue certes entre l'analyse et la synthèse — on doit d'abord comprendre pour pouvoir ensuite décomposer — mais à un endroit donné on fait une déduction. Certes, il présuppose une conscience, capable d'une intuition intellectuelle immédiate, capable aussi de perception spirituelle dans le domaine de la raison. Avec la conscience ordinaire et sa constitutionalité réflexive, nous ne nous en approchons pourtant pas. Baader, par contre, se demande en outre : ne pouvons-nous pas porter ou selon le cas, développer, notre Je dans un état de conscience purement spirituel et laisser ensuite la contemplation intuitive de la synthèse se découvrir dans le connaître et l'agir ?

Communauté comme une condition de la connaissance

C'est d'abord sur la base de cette interrogation de départ que Baader se pose la question d'une socialité associative. Cela est relativement simple. Prenons, par exemple, le théorème de Pythagore. Il est bien — premièrement, de le comprendre, mais — deuxièmement, il n'est pas plus vrai parce que je le comprends, pourtant — troisièmement, je peux à présent me mettre d'accord avec d'autres pour le faire comprendre : la compréhension mène donc, pour tous, à une sphère commune de rapprochement. Cet élément associant est la figure de base de toute vraie connaissance. Mais si l'on ne parle pas à partir du processus d'une expérience d'évidence immédiate, mais au contraire, à partir du processus de l'analyse, l'objet est alors là-bas, de l'autre côté, et le savoir à son propos se laisse au maximum encore partager rationnellement, à l'instar d'éléments quantitatifs, c'est alors un geste démembrant et jamais rattachant. Le premier point décisif c'est d'aller au fond du concept de raison et de se demander : d'où vient donc la raison ? D'où viens-je ? Ma conscience est-elle constituée ? Alors je découvre la raison comme une vertu qui me constitue moi, comme les autres. Et toujours lorsque, dans le domaine de la raison, je conquiers une connaissance, celle-ci est associative.

Baader compare à présent ce geste de conquête de connaissance avec la conversation avec les autres : De la même façon que je m'adonne au sein de la raison et l'exhorte ensuite à me parler, alors je m'adonne à la communauté et fait l'expérience de quelque chose d'elle. Baader prend la phrase biblique — « Donnez et on vous donnera » — comme axiome du penser et de la socialité. Donnez — lève-toi et commence à penser — et on te donnera — tu comprendras déjà. Cela vaut pour la socialité : donne et on te donnera. Inversement, il appelle un mal fondamental le fait de penser que l'on dût s'affirmer libre, vis-à-vis de la société, par l'axiome : je peux aussi faire autrement et, de toute façon, sans vous ! On a certes besoin d'une individualité qui peut commencer à penser et à répondre de, mais elle a besoin, dans la vigueur d'une conscience supérieure, dans une avancée positive au penser ou selon le cas, à la communauté. Ce qui est demandé n'est pas la démarcation de l'individualité, sinon il ne demeure dans le penser rien d'autre qu'une rationalité analytique. Cela est très important pour notre thème. Les hauteurs du penser, je ne les atteints pas tout (e) seul(e) : une communauté est une condition théorique de validité d'un connaissance (certaine). Cela se laisse démontrer sans peine qu'il y a des choses qu'un individu seul ne peut pas reconnaître, mais que deux ensemble peuvent très bien connaître. Comme exemple, on peut citer l'échange qui eut lieu entre Goethe et Schiller, un prendre-

et-donner, ou les « lettres esthétiques » et le « conte », sans savoir qui de l'un ou de l'autre l'a écrit...

Un penser comme geste accordant un espace

Dans ce contexte, une indication de Baader est encore intéressante. Il pense aussi comme mystique et pose la question du penser toujours dans l'espace de la question de l'entité spirituelle dans le penser. Qu'est-ce de dire : je m'adonne au penser, le penser s'adonne en moi ? Pour Baader, l'événement du penser est toujours une rencontre du je et du tu : le sujet, le « je » dit-il, rencontre un objet, le penser, qui est un « tu », un être/essence [Wesen : impossible de distinguer les deux en allemand, ndt] Le je et le tu s'interpénètrent, le tu est inhérent au je. C'est une tâche du Je de créer un geste créateur d'espace, de se reprendre lui-même activement afin que puisse apparaître l'essence du penser comme un tu en lui. Il remarque alors que c'est un processus de développement, que l'on devrait exercer et qui procède en toute quiétude devant soi et non pas « tumultueusement ». Il affirme que l'on peut apprendre des nouvelles physique et chimie ce qu'il faut pour cela : action minimale, unités d'action toutes petites, auxquelles se révèle ce qui est décisif. On en vient alors au « dosage convenable du peu », ce serait une question de potentialisation. De cette compréhension de la raison comme fondement d'une communauté, Baader examine des questions de l'économie.

Reformuler à neuf l'ancien — une assistance à l'évolution de la société

Il existe un essai de 1835, intitulé « *Sur l'actuelle disparité des sans-fortunes ou prolétaires par rapport aux classes fortunées possédantes de la société au sujet de leur subsistance, en considération autant du plan matériel que de celui intellectuel, considérée sur le point de vue du droit* ».

Il s'agit ici pour Baader de montrer, qu'en regard de l'économie — bien visible en 1835 — nous rencontrons une figure complètement différente qui se révèle à quelque chose. C'est une question décisive, non seulement à l'intérieur de l'économie, mais encore s'étendant devant nous : comment souhaité-je que l'économie soit composée ? Avec quelle attitude abordé-je des questions du penser, de la communauté, de l'économie ? En considération des révolutions des 150 dernières années, le point de départ est intéressant : à partir de 1850, commence une rupture radicale de toutes nos traditions historiques, de laquelle l'oubli de l'histoire — par le processus de Pisa ou de Bologna — n'est qu'un ultime rejet comme aussi le plus catastrophique qui soit. Baader exige de distinguer. On peut beaucoup critiquer sur l'Église ou l'État — et on doit aussi permettre cela. Mais on devrait prendre garde à ce que veut véritablement cette critique. Les uns critiquent, selon Baader, parce qu'ils veulent pousser à l'extrême un mésusage égoïste du système. Une autre forme de critique veut, selon lui, détruire radicalement l'État et l'Église — une position que l'on relie aux libéraux. Mais en vérité, nous devons être des réformateurs conservateurs, en « reformant » l'ancien sans cesse, sous de nouvelles conditions. Il se peut, à l'occasion, qu'aucune pierre ne reste alors posée sur une autre. Or feuilles et fleurs se distinguent. Pensées dans des mouvements de métamorphose, la fleur est pourtant bien une feuille transformée. Il ne semble pas, à première vue, que ce fût la même, mais ça l'est pourtant — seulement conséquemment « pensée » par la nature. Sous l'aspect de la reformulation, Baader pense l'idée de socialité aussi comme un développement organique, sur lequel on n'a pas de prise directe. On ne peut pas engendrer le royaume des bienheureux d'en haut, au plan social manipulateur. La tâche des réformateurs positifs serait donc « énergique » — et donc pas flasque du tout, il y a déjà quelque chose à faire — « et de bonne aloi » — cela doit être pris en compte ! — « d'assistance » — ici c'est en effet un service nécessaire à produire, sans lequel cela ne va plus — « dans l'évolution de la société ». Une société n'est pas non plus alors quelque chose de « donné » au sens d'une société qui a toujours existé là et qui est la meilleure de toutes, qui doit demeurer quand on l'a. Nous devons réfléchir sur la manière dont se développe une société et comment elle désajuste ses structures au long des siècles. Nous devons expressément et franchement [à savoir de bonne aloi, ndt] assister cette évolution.

Remarques au sujet de la situation actuelle

Ce qu'il observe en 1935, c'est une « inflammabilité légère de la société » qui a à faire avec une « *disparité des sans-fortunes ou classes populaires pauvres, au sujet de leur subsistance*, ». Et oui, un idéaliste brave, conservateur, spirituellement élevé, déclare quelque chose comme cela. Cette citation, on l'eût présumée quelque peu plus tardivement à un autre endroit.. Car il renvoie précisément à la racine du mal et y rajoute que ce problème surgit d'un changement massif d'une économie naturelle vers une économie de l'argent. Cela ne se laisse pas résoudre, selon Baader, par des institutions déterminées, comme l'institution du bien-être ou l'école de police, qui peuvent certes être utiles, mais n'y aident pas fondamentalement. Nous avons pourtant besoin d'une « institution juridique », d'une saisie du droit pour résoudre les questions économiques.

Le jeune Baader passa plusieurs années durant en Angleterre et en Écosse, dans les mines de houille, au cours de ses années d'études et de pérégrinations. Nous savons tous ce qui s'y passait alors [sinon relisez donc *Germinal* de Zola ! ndt].

« *De fait, celui qui n'a jeté qu'un seul regard dans l'abîme de pauvreté physique et morale, à la merci duquel se retrouve la plus grande partie des prolétaires en Angleterre et en France — (dans les régions de ces pays cette disparité devait s'avérer la plus sensible avec le développement du système industriel au moyen de simples salaires en argent), — celui-là devra en admettre la contrepartie complète — laquelle, en dépit de toutes les assurances publiques créées, le plus souvent dans l'intérêt de l'argyrocratie (de l'intérêt de la monnaie), et moindrement dans celui de l'aristocratie (l'intérêt de la terre), — à savoir, la contrepartie du servage, même sous sa forme la plus dure (comme celle de la propriété corporelle allant au même pas que celle spirituelle, puisque l'une ne peut aucunement aller sans l'autre), pourtant non moindrement atroce et inhumaine et conséquemment non-chrétienne (car christianisme est humanité), que cette mise hors la loi, cette absence de protection et d'aide de la plus grande partie de nos nations, comme on dit, les plus instruites et cultivées.* »¹

Analyse de Baader

Ces paroles témoignent d'une claire conscience de ce qui était en jeu en 1836, avec l'analyse claire qu'un problème d'argent et qu'une manière particulière de traiter les gens en étaient bien la cause originelle. À cet endroit Baader fait la remarque qu'Adam Smith et ses collègues avaient, certes, insisté sur la plus grande productivité au moyen des usines, mais ils n'avaient pas ajouté à cela « *que plus le travail et sa productivité augmentaient, plus s'amoindrissait en tout le profit de sa peine et plus la précarité de leur existence augmentait et que le véritable gain et jouissance de la production renforcée se partageait et s'amoncelaient entre de moins en moins d'individus.* »² L'idéaliste exprime donc encore et toujours cela, nettement bien avant Marx. Et le caractère inéluctable de ces comportements est clair — et cela se trouve là-derrière l'affirmation que la répercussion d'une décision est une certaine sorte de façon de vivre et de forme du penser.

Il se demande alors ce qu'il faut, pour résoudre cela sur des voies économiques « *Étant donné que la liberté de la concurrence (ici entre les travailleurs et leurs patrons) ne tolère aucun monopole, comme on dit, le monopole le plus opprimant est donc exercé par ces derniers sur les premiers, je demande alors si une telle disparité mérite le nom d'une industrie se mouvant librement. Je demande si l'on peut prendre en mauvaise part ces prolétaires, lorsqu'ils se sont efforcés de s'associer de leur côté, contre leurs patrons pour le même but.* »³

Il est même pensé **dans** le système qu'**aucun** monopole ne soit autorisé. Ensuite il parle de l'institution juridique nécessaire à l'instar d'une association ou corporation. Car, quand on pense la

¹ Franz von Baader : *Sur l'actuelle disparité des sans-fortune ou prolétaires par rapport aux classes possédant fortune de la société au sujet de leur subsistance, en considération autant du plan matériel que de celui intellectuel, considérée sur le point de vue du droit* Ouvres complètes, éditées à partir de 1851 et suiv. par v F. Hofmann & Julius Hamberger, Leipzig VI pp.131 et suiv.

² Ebd. pp.19 et suiv. (SW VI, p.132)

³ Ebd. p.10 (SW VI, pp.136 et suiv)

liberté d'un individu isolé, considérée contre la masse, alors cet individu n'est au fond rien d'autre qu'un hors-la-loi. À savoir, au fond, que l'individu isolé n'a aucune chance, qu'il est rendu contraignable par corps et bien compris et qu'il peut en outre être jeté en prison — là il y est librement responsable. C'est ce que Baader appelle une méconnaissance de la question de la socialité. Si cet individu isolé n'en vient pas à une forme commune de liberté, de corporation, de permanence (au sens de la doctrine des états), alors le jeu est entièrement perdu pour lui. On a besoin de ce domaine de mixité où les êtres humains se réunissent et forment des associations, foncièrement à partir d'un intérêt économique. C'est seulement, alors que de tels domaines de médiation existent, qu'il y a une possibilité de santé pour la vie économique.

Le point est simple ; c'est parfaitement clair que cette idée d'une association ou corporation disposée en commutation ne peut être comprise que sur l'arrière-plan de ce qui a été auparavant développé dans le domaine de la théorie de la connaissance et de la communauté. C'est seulement lorsque je dispose d'une compréhension d'une certaine sorte, à savoir que j'ai une spiritualité de raison, que je peux penser l'instrument médiateur de l'association

Repenser de neuf les fondements de spiritualité de l'économie

À présent nous pouvons examiner à la suite de cela, la manière dont cette croisée des chemins dans la manière de formuler les questions, se comporte sur la relation entre économie et spiritualité. Il va de soi que l'économie ne se laisse ni penser, ni non plus transposée sans spiritualité. — C'est ce que les 150 dernières années, nous ont amplement démontré. On ne peut pas non plus « ré-éduquer » l'économie, le combat n'est plus à remporter sur le champ de bataille. Il s'agit au sens étroit, de l'argent comme une des formes du penser à partir de laquelle, je pense en me trouvant ici ou là. L'argent dans la poche de l'un n'est pas dans celui de l'autre. Cela produit une distance et c'est un geste tout autre que de dire : donnez, et on vous donnera. S'il n'est pas clair que ce n'est pas seulement le système économique, mais aussi le système social, le système du penser et donc la vie de l'esprit, jusque dans tous ses vaisseaux qui est irriguée d'un penser de l'argent, alors rien ne pourra changer.

Qu'est-ce que cela signifie à présent lorsque j'affirme que nous avons besoin de spiritualité dans l'économie ?

Requise pour cela est la faculté de circuler avec la question de savoir comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs dans l'esprit de Baader — à partir du discernement que celui qui pense doit se charger de la responsabilité et que c'est une question de communauté vécue. On peut seulement tenter de commencer un dialogue entre spiritualité et économie — exprimée d'une manière apodictique comme une position de Baader. Une économie qui n'est pas en situation de repenser complètement à neuf ses fondements ne nous viendra pas en aide. La même chose vaut pour la philosophie : une philosophie qui n'offre pas du tout la possibilité d'une telle orientation nouvelle ne sera d'aucune aide non plus. Dans cette mesure, la question de la relation entre spiritualité et économie considérée dans le contexte de cette croisée des chemins au milieu du 19^{ème} siècle, n'est ni plus ni moins qu'une remise en question. Le premier pas vers une solution repose, selon Baader, dans le discernement dans la relation du pensant et du penser et de l'événement social qui lui est associé

Sozialimpulse 4/2016
(Traduction Daniel Kmiecik)

Harald Schwaetzer : Co-fondateur et vice-président de l'Université Cusanus Bernkastel-Kues, où il est professeur de philosophie. Auparavant professeur à l'Université Alanus d'Alfter près de Bonn. Membre du *Vorstand* de l'académie pour l'histoire spirituelle de l'Europe. Professeur invité de l'Université d'Hildesheim. Co-éditeur de la « *Revue générale de philosophie* ». Co-éditeur de ***Coincidentia***. Revue pour l'histoire spirituelle européenne.

Spiritualité & Économie II

Udo Hermannstorfer

Je voudrais donner, pour commencer une citation de Rudolf Steiner : « Les lois du salut de l'être humain sont posées, pour le préciser, tout aussi assurément aux fondements originels de l'âme humaine que la table de multiplication. Il faut seulement descendre suffisamment profond au fondement originel de l'âme humaine. »⁴

Ces paroles expriment quelque chose de central : la conviction que la solution est déjà présente dans l'âme de l'être humain, quand bien même encore cachée. Nous n'avons pas à dire à autrui ce qu'il doit croire ou penser. C'est seulement lorsqu'on ne peut pas voir cela ainsi que l'on se demande comment on pourrait approcher ainsi salutairement l'être humain. Aujourd'hui il va s'agir d'animer ce qui est profondément prédisposé en nous et pour cela d'en rechercher les occasions et formes convenables. Pour cela, des réunions comme celles-ci en font non seulement partie, mais plus encore la vie elle-même : que vit-on en faisant et qui n'est pas seulement ce qu'on réalise ? Quelle importance la communauté a-t-elle dans ce contexte ?

Processus du dénouement de l'esprit

En portant un regard sur la question du titre, je pouvais renvoyer, avec Steiner, à l'ancienne loi fondamentale et dire : « L'esprit n'est jamais sans matière, la matière jamais sans l'esprit. ». Il en fut toujours ainsi — seulement l'être humain a modifié son rapport vis-à-vis de ces deux pôles au cours de son évolution. Spiritualité et économie sont deux champs de développement de l'être humain qui se laissent remonter loin dans le passé et qui n'étaient pas originellement séparés. Au principe, dans le Paradis, tout était encore enveloppé dans une existence spirituelle et ne se sépara que bien plus tard seulement sur la Terre. Il y eut, de longues époques durant, des formes de vie et d'économie imprégnées de vie religieuse. Mais aujourd'hui l'être humain lui-même doit devenir actif et créatif dans la situation dans laquelle il fut inséré — et cela changera tout. L'économie politique [Volkswirtschaft], au sens propre, est encore toute jeune, et n'est pas même correcte dans le monde.

Le développement d'ensemble, considéré d'une manière ramassée, montre que quelque chose a changé des deux côtés : tandis qu'il se tournait vers la Terre, ce développement mena tendanciellement à se détourner de l'esprit (qui regarde en direction de la Terre ne peut plus voir dans le même temps les étoiles) — une évolution qui s'accomplit tout lentement. La conscience de la divinité pâlit extérieurement tandis qu'intérieurement, se mit doucement à luire une lumière, qui n'est plus « assurée », bien entendu, par la nature, — et aussi sous une autre forme : en tant que conscience de soi. Ainsi notre position au monde divin devient tout autre et nous rêvons la possibilité de découvrir ce qui est nouveau et de faire ce qui est nouveau. Cela culmina dans la révolution industrielle, lorsque la Terre, dans son ensemble fut considérée par les « faiseurs » comme un matériau et un potentiel. Avec cela la vie religieuse fut progressivement perdue, dans le meilleur des cas encore, maintenue de manière dogmatique, mais sans représenter désormais de facteur culturel.

- D'un côté, la spiritualité fut mise en captivité, la conscience du spirituel se ratatina en arrivant aux limites de ses possibilités cognitive, malgré la raison. La Question : Comment parvenir à l'esprit ?, resta bâinte.
- D'un autre côté, le développement de l'économie explosa, en raison aussi de l'absence d'une imprégnation du spirituel. Économie et philosophie sont aujourd'hui toutes deux dans une crise de perte d'orientation. La question — Où peut bien aller une nouvelle économie ? — n'est que celle, équivalente au plan social, de savoir où est spirituellement notre place.

⁴ Rudolf Steiner : *Science de l'esprit et question sociale*, GA 34, Dornach 1987, p.199.

Une nouvelle culture est en train de naître, les anciens fondements disparaissent et n'étayent plus rien du tout — or on pense toujours selon d'antiques modèles.

Lutter pour un accès individuel à l'esprit

Les répercussions avec tout cela sont telles que d'un côté, on lutte de plus en plus pour acquérir des connaissances — une spiritualité qui est accessible au Je humain conscient et actif. C'est la tâche conforme à l'époque. Il ne s'agit plus aujourd'hui de n'importe quelle forme de spiritualité, mais d'une forme spirituelle qui ouvre un accès à l'esprit à la conscience humaine et l'aide pour cela à franchir le seuil. Toute autre forme [généralement classifiée sous le terme de « *New age* », *ndt*] ne peut rien signifier pour l'esprit car elle lui est antinaturelle, tout bonnement parce qu'elle est à assimiler comme quelque chose de transmis [dont il ne veut plus, *ndt*]. Car ce qui est conçu dogmatiquement et autoritairement n'est plus accessible à un Je. Il ne s'agit plus non plus de révélations, mais au contraire de mettre au centre la création active de l'esprit, le faire de l'esprit. La situation actuelle de l'anthroposophie dépend précisément de cette formulation interrogative — et non pas de sa réponse ! — : Comment l'esprit est-il expérimenté ?

Le regard sur l'économie indique, avec le libéralisme, exactement la situation inverse. Toutes les frontières et limitations disparaissent, une diffusion sans entrave a lieu sous la devise : on ne doit pas intervenir, tout fonctionne tout seul. La question de ce que cela signifie pour l'ensemble, ne se présente même pas du tout. Car, pour le libéralisme et sa fixation sur l'ego, il ne s'agit pas de l'ensemble. Philosophie et théologie ne donnent aucunes réponses sur la question d'une attitude nouvelle à adopter. Abandonner la chose à elle-même, cela revient au fond à reconnaître une banqueroute du Je. Se soumettre à ces dynamiques, équivaut à une capitulation complète.

***Dreigliederung* pour le sauvetage de l'ensemble**

Ce qui est proche, c'est un changement radical. Jusqu'à présent nous en réchappions toujours d'une manière ou d'une autre, mais à présent cela devient critique parce que les éléments fondamentaux de la création sont détruits et défaits de tous côtés : l'atome et les gènes, par exemple, étaient des éléments constitutifs de la création, dont on pensait toujours qu'ils resteraient inaccessibles, comme protégés par les Dieux : à présent ils sont extraits, isolés, découpés, manipulés, ré-assemblés et ré-introduits. La création est bouleversée jusque dans ses fondements solides. Quelque chose de social doit survenir à présent, vie spirituelle et économie doivent être correctement remises sur pied, pour sauver l'esprit afin principalement de pouvoir opposer des innovations sensées à cette dynamique destructrice. C'est la tâche de la *Dreigliederung*. Actuellement la vie de l'esprit est prise dans le sillage de l'économie et elle est de plus en plus dépendante d'une économie sans esprit.

D'où l'exigence radicale de Rudolf Steiner : personne, qui ne se trouve pas au beau milieu de la vie de l'esprit, ne doit avoir quelque chose à y déclarer sur elle ! Aujourd'hui des pédagogues s'interrogent eu égard à cette exigence : comment est-on censé savoir de quelle manière un enfant doit être éduqué, s'il n'existe plus de règles ni de prescriptions ? Steiner dit à ce propos : « Seul pourra prendre naissance un jugement fondé dans une libre communauté d'esprit quand il s'agira de savoir dans l'éducation jusqu'où il faut porter un enfant vers telle ou telle direction.»⁵ Il s'agit d'un processus à partir duquel peuvent croître des réponses. Ce processus ne connaît ni « par-dessus », ni « par-dessous ». C'est pourquoi de nouvelles formes de participation doivent être de nature processuelle car ce n'est qu'ensuite que l'on peut avoir une réelle part intérieurement active en créant, car on ne fait pas que suivre le mouvement. Le processus fait naître quelque chose, mais chaque participant en sera lui-même transformé. La qualité qui est aujourd'hui demandée, ne croît pas par l'enseignement, mais par la création « de dispositions du droit », par lesquelles ces qualité peuvent se développer dans l'échange les uns avec les autres.

⁵ *Les points essentiels de la question sociale*, **GA 23**, Dornach 1976, p.11.

Réponse aux interrogations éthiques par la spiritualité

La nature n'est désormais plus nature. Elle est considérée depuis le commencement du siècle comme un jeu de construction, dont on tente de recomposer arbitrairement les éléments, pour créer un nouveau monde. Mais de quelle manière un nouveau monde serait-il censé naître ? Il en est en général ainsi que nous transformons la nature en économie. Pourtant, est-ce que cette politique du jeu de construction est une voie convenable ? Ici c'est la spiritualité qui est questionnée pour découvrir des réponses à cette interrogation. Pénétrer dans de tels contextes, c'est devenu une question existentielle — si nous ne le faisons pas, l'économie devient dangereuse, comme le montre le référendum suisse sur des interventions prénaiales. Une dimension toute autre est en train de naître ici : l'économie modifie la nature, par exemple la technologie génique, pour atteindre des objectifs déterminés. De manière analogue au processus de Bologne, la question là-derrière c'est : Comment doit-on manipuler les gènes afin qu'il en sorte ceci ou cela ? C'est le même type de pensée.

La digitalisation est à désigner comme un nouvel aspect plus aggravant de l'économie, car il représente un degré de potentialisation plus élevé. Tout peut être pixélisé et recombiné. On ne sait plus si une chose existe (ou a existé) réellement ou pas. La frontière entre réalité et virtualité s'estompe, des « réalités » virtuelles prennent naissance, en rapport desquelles on doit se demander ce qu'elles ont à faire avec nous. L'élément brisant, c'est que dans cette évolution, l'être humain qui se trouvait dans le giron de la création, au commencement, à l'origine de son développement s'en voit désormais repoussé à l'extérieur — c'est ce que révèle nettement l'industrie 4.0 : l'être humain ne donne plus que la commande et il sert la machine, rien de plus.

Depuis longtemps l'économie n'accompagne plus l'être humain pour son développement et se tourne contre la vie. C'est le plus grand « retournement » dans ce contexte que l'économie se détourne de la vie — or cela tient à l'argent.

Lorsque nous parlons de spiritualité, nous avons le plus souvent en tête qu'il s'agit à l'occasion de bons esprits. Mais il y a aussi des esprits de résistance et d'anéantissement. Nous ne devrions pas faire forfaitairement confiance aux esprits, mais beaucoup plus nous exercer à les reconnaître et à les distinguer.

Le caractère à double-tranchant de l'argent et de la propriété

L'argent est tout d'abord un médiateur, il révèle dans quel rapport nous nous trouvons les uns les autres, c'est un document du droit. Il n'est rien en lui-même, ce n'est ni un contenu, ni une marchandise. Les difficultés tout autour de l'argent dépendent avec cela du fait que l'esprit se développe et permet aussi un développement tel que celui des sciences naturelles et de la technique. Au fond l'esprit est le potentiel avec lequel notre culture produit, aussi le capitalisme, etc. Afin qu'un changement soit principalement possible, l'esprit doit pouvoir intervenir dans l'événement. Une porte pour cette intervention, c'est la propriété — laquelle à son tour a deux aspects. La propriété est le matériau à partir duquel l'on peut, ou l'on doit, faire quelque chose. Mais qu'arrive-t-il si l'on a fait quelque chose ? Si, par la propriété et avec l'aide d'autrui, je réalise économiquement quelque chose, et que cela reste seulement chez moi, le développement amorcé n'est pas fini, nous n'avons pas développé un concept de propriété conforme à l'époque. Ensuite nous avons affaire à d'anciennes formes de propriété, qui en assurent la pérennité au propriétaire, mais lui donnent aussi la possibilité de s'approprier le processus social. Dans tout cela, les processus du capital trouvent une utilisation, toute l'économie a été mise en route de cette façon.

Or cette mise en route n'a qu'une seule voie de circulation, car tous les revenus qui viennent d'un travail mené à plusieurs, appartiennent au propriétaire du capital. C'est comme un processus de stase. Or dans la vie du droit tout est toujours en mouvement, le droit vit toujours dans le processus

d'association-dissociation. Mais dans la question de la propriété et du capital [et surtout dans celle de la propriété du capital, *ndt*] plus rien ne se dissocient, mais cela ne fait que s'agréger de plus en plus. On peut certes regarder les revenus dans l'économie réelle et trouver bon ce qui a pris naissance — cela est pleinement en ordre. Vu du point de vue de la propriété, on se demande seulement encore ce qu'on a investi et ce qu'on en a obtenu — et on compare. La manière et ce qui est atteint dans l'économie réelle n'intéressent pas. Au lieu de cela c'est la totalité qui s'extravase hors de la réalité. Pour l'économie financière actuelle c'est même complètement inintéressant — la chose importante pour elle c'est qu'il naisse une différence, un gain. On n'a même plus besoin de marchandises pour ce faire. À l'occasion, il s'agit d'un semblant de productivité financière menant à un semblant de fortune, laquelle en réalité n'est rien. Cela correspond au conte du roi nu. Si l'on voulait la racheter en monnaie de papier, cela révélerait aussitôt que nous avons affaire aujourd'hui à un puissant semblant d'économie, qui n'a pas de fondement réel...

Créer des possibilités d'évolution

Que doit-il arriver pour qu'un nouvel esprit puisse entrer dans l'économie ? Nous venons du monde spirituel sur la Terre, rencontrons le monde, intervenons en lui par l'économie — et nous remarquons à présent que les interventions qui y ont lieu nous font sortir de la socialité et décamper. Comment pouvons-nous empêcher d'être entraînés avec les autres ? Comment pouvons-nous détourner cela ? Comment pouvons-nous nous organiser de manière à dégager la créativité économique ? De sorte que les moyens ne baissent pas, mais se libèrent ? On doit domestiquer l'économie ; lorsqu'on apprivoise l'esprit de l'argent, il libère des moyens, au lieu de tout ensorceler.

Dans tout ce qui est ainsi esquissé, il s'agit de développements. Le mouvement de quête vise toujours le pas suivant et là-dessus, à créer principalement des possibilités de déplacements : cela va seulement sur des formes qui sont orientées sur le développement de soi. C'est-à-dire que nous ne trouvons des solutions pour les problèmes auxquels il est fait allusion, que si les êtres humains qui se trouvent dans la vie, s'associent et invitent la vie dans toute sa complexité. Comment forme-t-on de telles structures qui ont ces qualités ? Le temps des solutions universelles est échu. L'individu ne représente jamais le tout dans la socialité — il a besoin des autres pour en arriver à un jugement de pleine validité sur la situation. Seule le jugement d'une communauté possède une validité, jamais un jugement individuel. Nombreux sont ceux qui reculent face à cette manière de voir, par manque d'expérience.

Recherche vers de nouvelles formes de rencontres

Il ne faut pas seulement ressaisir la spiritualité et l'économie, mais il faut aussi ré-apprendre la vie juridique par une renouvellement de l'État, à qui il revient de pouvoir former des communautés du droit — qui, de multiples façons, ne sont plus recevables parce que l'exigence de concurrence du marché « mord » déjà sur l'idée de convention. Ce n'est pas un chantier à sous-estimer : l'UE dans toutes ses directives est prise à la gorge par l'idée du marché. Ce fait concret représente pour le droit une limitation presque aussi grande que la « restriction cognitive Kantienne » pour le connaître. Le milieu étatique du concept-clef, signifiant le point d'inversion par lequel quelque chose prend naissance, est carrément affaibli de manière incroyable. Seul l'esprit peut nonobstant lui-même apporter les clarifications nécessaires. Pourtant parler d'esprit voilà quelque chose que nous faisons difficilement dans la socialité, comme auparavant. Or ce que chacun pense en règle de clarification dans le social et la conception du monde, sépare les êtres humains — et l'opinion publique veut aussi faire cela. Nous nous demandons comment la spiritualité et l'économie peuvent se rencontrer de manière nouvelle — en même temps, cela n'est pas souhaité du tout.

Mais qu'y aurait-il comme formes de rencontre ? Que fait-on lorsque des êtres humains sont de conceptions diverses et de religions diverses ? Nous sommes en effet directement concernés par ces sujets : des êtres humains abandonnent leurs pays d'origine se rencontrent de manière permanente dans leur diversité d'origine. Mais nous avons le verdict que cela n'est pas conciliable. En excluant

pourtant ces domaines et ces questions comme société, à la longue nous ne pouvons durablement rien configurer. L'unité ne repose pas dans l'action isolée, mais au contraire dans la certitude sur le terrain, sur lequel on se trouve. Quel aspect doit avoir un terrain spirituel sur lequel non seulement, moi, mais d'autres peuvent se trouver ? Nous devons en arriver à ce que la socialité puisse de nouveau ressaisir les questions spirituelles et inversement, que la spiritualité puisse de nous accueillir ce qui vit dans l'économie.

En conclusion, une citation de Rudolf Steiner, des paroles qu'il prononça à l'intention des enseignants. Elles résument ce que j'ai tenté d'exposer ici : « Recherchez ce qui est réellement pratique, la vie matérielle, mais recherchez-la de sorte que cela ne vous assoupisse pas sur l'esprit qui y est agissant. Recherchez l'esprit, mais ne le recherchez pas dans la volupté suprasensible à partir d'un égoïsme suprasensible, au contraire recherchez-le parce que vous voulez le mettre en oeuvre dans la vie matérielle, avec un désintéressement total dans la vie pratique. Tournez-vous vers cet ancien axiome : « l'esprit n'est jamais sans matière, la matière jamais sans l'esprit » de la manière qui vous dit : nous voulons faire tout ce qui est matériel dans la lumière de l'esprit et nous voulons rechercher la lumière de l'esprit de sorte qu'elle nous réchaaffe pour agir en pratique. »⁶

Le fait est que l'économie a aujourd'hui tendance à tenir à l'écart tout ce qui est spirituel, la spiritualité incline à se retirer des questions économiques ; certes, elle voit l'économie comme un fournisseur d'argent, dont la vie de l'esprit n'a autant dire donner aucunes incitations ou alors seulement embryonnaires, sur la manière dont la vie économique doit se configurer. Cela concerne aussi l'économie des entreprises.

Le défi c'est de maintenir dans l'économie un état dans lequel on n'en arrive pas à une forme artificiellement rajoutée — mais que l'on découvre une forme qui en heurte au fond le développement actuel de celle-ci de manière à lui permettre de ce fait d'entamer une évolution conforme à l'époque.

Sozialimpulse 4/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Udo Hermannstorfer, né le 26 octobre 1941 à Breslau (Wroclaw), commercial en industrie, gestionnaire d'entreprise (HWL), étude d'économie politique. Depuis 1971, conseiller d'entreprise autonome avec comme point fort, l'organisation et la formation. Étude de l'anthroposophie et des impulsions sociales qui en dérivent. Conseil et accompagnement d'initiatives de l'idée de la *Dreigliederung* de l'organisme social et des configurations de politique économique. Activité de conférences et séminaires internationaux, travail comme rédacteur et auteur. Directeur de l'institut pour une organisation économique et sociale conforme à l'époque à Dornach.

Contact : Udo.Hermannstorfer@bluewin.ch

⁶ Paroles de vérité, **GA 40**, Dornach 2005, p.136.